



# PENTAGRAMME

**LECTORIUM  
ROSICRUCIANUM**

1986

AVRIL — 1986

*Sommaire :*

De la connaissance de soi à la vérité

Le sacrifice humain

Confrontation avec soi-même

Tradition et liberté (I)

Une maison pour l'« autre »

Asclépios X

Du champ de travail

Vu, lu, entendu

# De la connaissance de soi à la vérité

De toutes les créatures de la terre, seul l'homme a le pouvoir de s'élever au-dessus de la conscience animale. Il est à même de le faire grâce à un organisme qui, par ses facultés particulières, et principalement la pensée, le distingue essentiellement de l'animal.

Le pouvoir de penser joue, chez l'homme, dans presque tous les domaines de la vie, un rôle extrêmement important, quoique ce ne soit pas toujours le beau rôle. Sans le pouvoir de penser, nous ne serions capables ni de spéculations ni d'abstractions ; nous ne pourrions pas mettre le monde qui nous entoure en concepts et en images. Cette faculté créatrice nous met à même de discerner et de comprendre, dans une certaine limite. Tout bien considéré, nous possédons là une clef à l'aide de laquelle — au figuré — nous pouvons tenter de nous introduire dans le royaume de la science, de la sagesse et de la vérité.

Pour l'homme assoiffé de connaissance, pour le chercheur de vérité aspirant à *la* vérité, le problème est de trouver les portes conduisant aux espaces de l'esprit, de les ouvrir à l'aide de la pensée, et de les illuminer de la lumière de la vraie connaissance.

Qu'est-ce que les chercheurs, les hommes de science et les philosophes, par leurs pensées, ont trouvé, dévoilé et éclairci au cours des siècles ? Ils ont rassemblé une impressionnante quantité de données, de connaissances et de théories. Ils ont classé ces découvertes suivant différents points de vue. Un savoir d'une incommensurable richesse se tient actuellement à la disposition de chacun. Et sans cesse de nouvelles données viennent s'y ajouter. Néanmoins, malgré cette impressionnante accumulation de savoir réfléchi donc utile, nous nous permettons de poser une question indiscrete et presque irrévérencieuse : Qu'est-ce que tout ce savoir a rapporté à l'homme ? Qu'est-ce qu'il en a réellement retiré ? Après des millénaires d'efforts de pensée, pouvons-nous dire actuellement :

Voilà enfin résolus nos problèmes vitaux les plus importants ! A-t-on répondu aux questions suivantes, qui sont fondamentales :

« Pourquoi sommes-nous ici ? Pourquoi vivons-nous ? Pourquoi mourons-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous après la mort ? »

Et toujours s'impose à nous de nouveau la pressante question : « Avons-nous vraiment avancé ne serait-ce que d'un pas dans l'explication et la compréhension réelle de la vie ? » Car, comme il y a mille, deux mille ou trois mille ans, les mêmes problèmes occupent inlassablement, aujourd'hui encore, la pensée humaine.

Au cours du siècle dernier, en particulier, quantité de nouvelles théories et d'hypothèses ont été émises. On a beaucoup philosophé ou spéculé, expérimenté ou discuté. On a proposé nombre de solutions possibles et on les a soumises aux contemporains. Mais, jusqu'à présent, à toutes ces pensées souvent belles et à ces précieux trésors de connaissance, il a toujours manqué une chose : *la* vérité. A sa place on a proposé des bribes, des miettes de vérité, des théories sur la vérité, des demi-vérités et de plus ou moins vagues approches de la vérité, selon d'innombrables opinions et points de vue. Mais *la* vérité est éternelle et indivisible !

### **Multiplicité des opinions**

Chaque chercheur de vérité doit-il tout repenser depuis le commencement ? Cela a-t-il un sens de chercher toujours plus loin, d'émettre toujours de nouvelles théories ou d'en rassembler d'anciennes en vue de nouvelles combinaisons ?

Y aurait-il d'autres possibilités ? Le problème de la recherche de la vérité se résoudrait-il si on l'abordait avec une foi, si l'on se liait à l'une ou l'autre communauté ou orientation religieuse ?

Mais, dans ce domaine, règne la même confusion, ainsi que dans les doctrines, dogmes et révélations contradictoires. Où que l'on se tourne en matière de religion, c'est toujours la lutte et une multitude complexe de créations mentales, qui pullulent comme des insectes, envahissent et menacent la conscience, et poussent les croyants non encore touchés par la lumière à discuter sans fin sans jamais parvenir à s'entendre. Dans tous les domaines de la vie collective, nous

voyons les signes de la mésentente et de la division, mais il n'y en a pas un qui trahisse la présence de la vérité.

Dans quelle direction et de quelle manière pousser plus loin la recherche de la vérité, de la compréhension, de la certitude ? N'y a-t-il nulle part de point fixe ? Philosophiquement et scientifiquement, la subjectivité, la limitation, le relativité caractérisent tout ce que nous découvrons. La recherche de l'homme se trouve donc dans une situation paradoxale. Bien que disposant d'un pouvoir de penser, nous en sommes toujours à formuler des questions auxquelles nous ne pouvons pas répondre, des questions concernant quelque chose dont nous ne sommes pas certains de l'existence. Et si, devant tous ces points d'interrogations, nous ne perdons pas de vue que nous-mêmes ne sommes, dans le temps, que des phénomènes passagers, nous comprenons que de nombreux chercheurs, déçus, se détournent de toute problématique et se bornent à ce qu'ils touchent de leurs mains et voient de leurs yeux, et en restent là. La certitude et la ferme maîtrise de l'existence, par quelque moyen que ce soit, sont des besoins fondamentaux de l'homme, souvent plus forts que l'aspiration de l'âme à la vérité. Mais la conscience du chercheur est attirée d'une direction à l'autre, sans rien atteindre, en dépit de ses nombreux efforts. C'est très peu satisfaisant pour celui qui en devient clairement conscient, et il ne peut manquer de se poser la question à un moment donné :

Quel enseignement faut-il en tirer ?

### **Temps et espace**

Pourquoi ne trouvons-nous pas d'accomplissement réel et permanent, ni de paix ? Pourquoi toujours ces oppositions et contradictions oppressantes ? Cette vie serait-elle une école d'expérience où il nous faudrait apprendre, qu'entre notre état d'être né de la nature et la conscience qui l'accompagne, et ce que nous appelons vérité, Dieu, perfection, etc. s'ouvre un large abîme, infranchissable par la conscience naturelle, à moins de dépasser celle-ci ?

La distance qui nous sépare de l'unique vérité, divine et immuable, ne saurait être formulée en termes d'espace et de temps. C'est nous-mêmes qui créons cette distance, par notre existence étroitement liée à la nature, c'est-à-dire par notre personnalité mortelle, par notre penser, vouloir, sentir et agir. L'abîme, c'est la nature même de notre être biologique, la composition de notre sang, la structure de nos cellules et des atomes qui le constituent. Elles sont maintenues

par la volonté orientée sur le moi et par tout ce qu'elle engendre comme pensées, images et formes. Si l'homme ne disposait que des facultés et propriétés mentales connues et d'une certaine somme d'expérience ordinaire, il n'y aurait alors pour lui pas le moindre espoir. En d'autres termes, si notre être était uniquement constitué par la nature terrestre, il n'aurait aucune possibilité de franchir l'abîme ; il n'y aurait pour lui aucune issue possible.

L'enseignement universel, qui accompagne l'homme depuis le commencement de son existence terrestre, parle toutefois, à de nombreuses reprises et de manière identique, dans nombre d'écrits sacrés ainsi que par l'intermédiaire des grands Sages et Illuminés, du mystère de l'existence d'une seconde nature, immortelle, à laquelle, en tant qu'êtres mortels, nous sommes reliés grâce à un organe central de conscience. Nous possédons donc, au centre de notre système mortel, dans notre personnalité mortelle, un élément immortel, un élément provenant de la vérité éternelle, et non soumis aux lois de la nature dialectique puisque d'origine divine. C'est une liaison cachée avec le royaume de la vérité, laquelle « n'est pas de ce monde. » C'est un principe divin, concernant une nature complètement différente, une nature divine, et des conditions d'existence totalement autres. C'est l'indication, en même temps, que nous, hommes, avons nos racines dans ce royaume originel, ce royaume que, tous, nous cherchons au plus profond de notre être. L'histoire entière du développement de l'humanité n'en est-elle pas la preuve la plus éclatante ? Dans toutes les cultures, dans les sciences, l'art et la philosophie, dans toute aspiration religieuse, le désir de liberté, de vérité et de perfection s'exprime de façon évidente, quoique fortement mêlé à d'autres intérêts, altéré et défiguré, sous d'innombrables formes.

L'homme est sur terre comme un condamné à vie qui, après le naufrage de sa conscience dans ce monde, par pure nécessité et instinct de conservation biologique, essaie d'une part d'en tirer le meilleur parti et d'autre part tente aussi de se délivrer de ses chaînes, poussé par la pression originelle de la ressouvenance de sa condition primordiale. Plus il devient conscient de son emprisonnement, plus il s'y oppose violemment et par tous les moyens à sa portée. Mais la limitation de sa conscience naturelle est si fondamentale qu'il a beau se débattre contre les forces intérieures et extérieures qui le lient, il n'arrive pas à se libérer et n'y arrivera jamais avant d'acquérir la véritable *connaissance* de soi-même.

## **La véritable connaissance de soi-même**

Un des aspects essentiels de cet état d'emprisonnement est la loi naturelle à laquelle l'homme est soumis, de son premier cri jusqu'à son dernier soupir. C'est la loi qui lie et garde la personnalité, y compris la structure de ses atomes. C'est pourquoi il est impossible d'échapper à l'état de vie et de conscience qui est le nôtre, ou de s'élever au-dessus, tant que l'on n'en voit pas la cause fondamentale et que l'on n'a pas trouvé le chemin qui en fait sortir.

Dans ce cas, les références bibliques au péché originel et à la malédiction par laquelle l'homme fut chassé du paradis ne sont, en général, pas d'un grand secours. Pourtant elles font entrevoir la cause de la chute de l'homme et de la perte de son état originel. Mais ces indications n'ont de signification que pour celui qui, indépendamment des images bibliques, a acquis une conscience d'expérience qui lui soit propre. Chacun peut percevoir clairement, en lui-même et dans tous les êtres de la nature, comme un principe général, et ceci sans avoir jamais lu les textes qui y font allusion, la cause fondamentale de la chute de l'homme et de sa liaison avec l'ordre spatio-temporel de ce monde. Mais ce qui rend toujours difficile une telle perception, c'est qu'elle n'est pas objective, que nous ne pouvons pas nous mettre face au monde de façon complètement impartiale et prendre la distance nécessaire, car l'essence même de la nature imprègne chaque fibre de notre être. En tant que nés de la nature, nous sommes égocentriques, notre conscience et nos actes sont centrés sur notre moi. Personne ne peut prétendre le contraire. L'instinct de conservation est inné, impossible de la contester, de le nier ou de s'en débarrasser. Nous devons nous maintenir, par pur besoin existentiel ; et quand le moment est venu, nous le faisons avec beaucoup d'enthousiasme !

Tout ce que nous sommes devenus, notre culture entière, les situations qui apparaissent partout dans le monde, proviennent sans exception de la lutte que les hommes mènent, dans cette nature, pour se maintenir et de l'exercice de leur volonté personnelle. Comme l'histoire nous l'enseigne, leurs pensées, leurs sentiments, leurs désirs et leurs actes sont totalement dominés, depuis les origines, par ce principe vital. Or la volonté personnelle engendrée par l'instinct de conservation implique la transgression des lois divines. Dès son apparition, elle entraîna immédiatement la disharmonie et provoqua aussitôt, d'elle-même, l'exclusion, la division, la perte de la vérité et de toutes les forces et propriétés originelles. Mais quelle que soit la profondeur de l'abîme spatio-temporel où sombra Manas, l'homme originel, par suite de la violation des lois divines, la

possibilité de son retour ne lui fut pas enlevée. Il perdit le véhicule céleste de sa conscience divine et reçut un nouveau corps physique d'ordre inférieur, mais le principe de son corps céleste subsista. Si ce principe avait complètement disparu, s'il n'était pas toujours relié à notre personnalité mortelle, nous n'aurions plus la moindre inclination pour la vérité ; ni aucun désir transcendant la nature pour de sublimes idéaux. Nous n'aurions aucune soif de supérieur, ni déplaisir devant le dépérissement de toutes choses, et nous ne lutterions pas pour des choses comme : la foi, la paix, la beauté ou la justice, car cette lutte a pour cause le conflit entre notre existence terrestre et notre origine divine.

Le principe originel divin, ce qui reste en nous de Manas, suscite une inquiétude intérieure perpétuelle et nous pousse à chercher, à nous enquérir, à questionner sans cesse. Comme nous ressentons intérieurement qu'il y a quelque chose à retrouver, nous sommes toujours harcelés. On pourrait dire que le chercheur est semblable à un animal pourchassé — pourchassé parce qu'il ne lui est plus permis de n'être qu'un animal. Par-là, l'homme n'est plus en harmonie avec la nature terrestre ; mais il n'a pas encore trouvé l'harmonie avec la nature divine originelle. Ainsi une partie de lui-même se cramponne à la matière de toutes ses forces, tandis que l'autre aspire à la délivrance.

### **Les grands instructeurs**

Celui qui se reconnaît un tant soit peu dans cette description, se demandera sans doute : « Que faire en pareilles circonstances ? Comment l'homme originel peut-il se libérer de sa prison ? »

A cette question, la vérité universelle, qui, par l'intermédiaire des grands instructeurs de l'humanité tels que Krishna, Hermès Trismégiste, Lao-Tseu, le Bouddha, Christ et beaucoup d'autres, montre à l'homme la vérité libératrice et l'unique chemin qui y mène, répond : « Vends tout ce que tu possèdes et suis-moi ! »

L'Enseignement universel exige du chercheur de vérité qu'il reconnaisse que le subjectif, le relatif, le périssable ne sauraient être la réalité et la vérité ; ce n'est qu'en s'écartant de toutes les valeurs fausses et en y renonçant complètement quel homme peut se libérer des liens de cette nature. Si nous satisfaisons spontanément et pleinement à cette exigence, nous entrons à la seconde même dans le processus de la délivrance. Mais il faut bien considérer que le divin, en l'homme, dont il est si souvent question dans certains cercles, l'homme vrai

donc, est captif de l'homme-moi. Manas est prisonnier de la personnalité, dans l'ordre de nature spatio-temporel. C'est pourquoi ce principe est lié à la roue du transitoire, étouffé par l'illusion de l'égoïsme, condamné au silence, sans force, aveugle. La toile d'araignée qui enveloppe l'être vrai, ce filet d'illusions et de prétendue réalité ; est très difficile à déchirer. Et la personnalité, le moi de la nature, cause de cette situation, se dissimule sans cesse dans les coulisses et derrière le rideau de l'égoïsme et de l'amour-propre, qui n'osent pas céder par instinct de conservation. Alors quand vient le moment de satisfaire à l'exigence que résume la parole : « Diminuer afin que l'Autre, Manas puisse croître », l'être-moi, poussé par l'instinct de conservation, nourrit immédiatement des pensées de doute et de négation. Car est-il possible de lui présenter quelque chose de moins attractif que « diminuer », alors que dans chaque fibre de son corps l'homme ne pense qu'à sa propre protection et à sa propre sécurité, ainsi qu'au maintien de tout ce qu'il possède selon sa conscience terrestre ?

Mais à la lumière de la vérité absolue, rien de ce qui occupe la conscience de l'homme-moi n'a de valeur. « La sagesse des hommes est folie auprès de Dieu. » Il ne s'agit pas d'abandonner sur le chemin quelque chose qui ait de la valeur, mais de se défaire de l'apparence, du transitoire, de tout ce qui n'a aucun rapport avec la vérité — et de l'échanger contre l'impérissable. Aucune pensée, aucune sagesse, aucun sentiment humain et aucune volonté engendrée par l'instinct de conservation ne peuvent libérer l'homme, mais seul le courage de percer tout à jour — le courage de reconnaître l'essence même de l'imposture, donc de trouver l'essence de la vérité. C'est pourquoi le chemin de la délivrance commence avec la *connaissance de soi*. Aucune autre voie ne conduit aux profonds mystères de la nature humaine que celle qui consiste à faire le vide en soi, courageusement. Car avant que l'être véritable, la nature divine, puisse de nouveau se libérer et s'élever ; il faut que tous les murs soient abattus, toutes les chaînes brisées, tous les voiles déchirés. La connaissance de soi transforme la conscience. La conscience transformée change le comportement. Le comportement changé entraîne des actes nouveaux.

« De l'épée de la connaissance de soi, terrasse donc tous les doutes provenant de l'ignorance et logés dans ton cœur ; et élève-toi, afin d'aller le chemin de l'action, » ainsi parle le Chant du Bienheureux (Baghavad Gita). Car c'est dans le cœur que, de l'atome spirituel divin, renaît l'homme nouveau. Celui qui garde devant les yeux ce but grandiose et manie l'épée de la connaissance de soi, se libère de sa nature inférieure en s'en détachant progressivement et en l'abandonnant. Cette offrande intérieure ne signifie aucunement perte, ou affaiblissement,

ou appauvrissement, comme beaucoup le craignent sans doute ; dans la mesure où les peurs et les fantaisies de notre conscience, nos désirs et nos soucis sont chassés du cœur et de la tête, les centres du système de la personnalité s'ouvrent aux forces créatrices de l'âme nouvelle et de la nature divine.

C'est notre compréhension, l'offrande volontaire de nous-mêmes et la spontanéité à faire ce que notre raison naturelle juge folie, qui déterminera principalement la réussite du processus.

L'homme né de la nature trouve-t-il difficile ce sacrifice ? Oui, c'est ce qu'il y a de plus dur pour lui ! Et personne ne peut l'accomplir en ne portant qu'un intérêt intellectuel à la vérité, ou en ne cherchant qu'une vérité agréable ne dérangeant personne. Et nul n'avance d'un pas vers la vérité s'il ne fait que la désirer, même passionnément. Car la passion, le désir et l'intérêt proviennent de la volonté personnelle. L'unique force avec laquelle l'offrande la plus grande peut être accomplie est l'Amour divin. C'est une force qui, de la nature supérieure, vient en aide à l'homme, le touche au centre de son être et l'emplit de force et de vie nouvelle. Dans cette force — le rayonnement de la Gnose, Christ — on peut accomplir ce qui est impossible pour la raison ordinaire ; car sans cette force on ne peut rien, ainsi que le dit le nouveau testament : « Sans Moi vous ne pouvez rien ».

Ainsi le chercheur qui, par la connaissance de soi, découvre que tout est illusion dans ce monde, peut échanger l'erreur contre la vérité et faire de celle-ci l'unique ligne directrice de sa vie.

# Le sacrifice humain

En différents passages de la Bible, il est fait mention de sacrifices humains. C'est ainsi qu'il fut demandé à Abraham d'offrir en sacrifice son fils Isaac, ce qu'il avait de plus cher au monde. Et Abraham s'y prépara. A l'homme civilisé d'aujourd'hui une telle histoire semble inhumaine et bien particulière à l'Ancien Testament. À première vue, c'est compréhensible.

Or, de tous temps, on a reproché aux Écoles Spirituelles de faire des sacrifices humains et d'en avoir même donné des descriptions sanglantes. Et il est sûr que l'École Spirituelle de la Rose-Croix d'Or considère qu'un certain « sacrifice humain » est une condition indispensable à la réussite du chemin.

C'est ainsi qu'il y a quelque temps, à une réunion pour intéressés, une dame âgée prétendit avec grand sérieux avoir des preuves certaines de sacrifices humains perpétrés dans l'École Spirituelle !

## **La mort mystique**

Mais, dans le passé comme dans le présent, il n'a jamais été question de mort physique dans l'École Spirituelle, laquelle n'a jamais exigé le sacrifice d'aucun jeune enfant innocent, ni d'aucune jeune vierge ! Par sacrifice de l'homme nous entendons la mort mystique de l'homme-moi, le dépérissement de la personnalité qui veut se maintenir, l'endoura des Cathares. Il s'agit par-là, grâce à la Force divine, de rompre les liens qui relie l'homme à la nature de la mort et aux forces de la sphère réfléchissante, donc de l'arracher au « prince de ce monde de ténèbres, aux esprits méchants dans les lieux célestes », comme les appelle Paul dans l'Épître aux Éphésiens (6, 12).

Ce n'est pas non plus un suicide, car l'homme a besoin du corps matériel sur le chemin libérateur, non seulement comme instrument d'expérience, mais aussi pour participer à la libération de ceux qui sont encore à la recherche du véritable chemin afin de sortir du labyrinthe de ce monde.

Pour mieux comprendre ce que veut dire sacrifice de l'homme, relisons au chapitre 18 de l'Évangile de Jean le verset 14 : « Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : il est avantageux qu'un seul homme meure en faveur du peuple. » Il s'agit ici du récit biblique de l'emprisonnement de Jésus, de son jugement et de sa mort sur la croix. A première vue, voilà encore un événement étrange, bien éloigné de nous. Mais si nous enlevons à ces récits de la Bible leur dimension historique, ils deviennent tout-à-fait actuels, comme c'est le cas ici. Transposons donc celui-ci au temps et au lieu où nous vivons, et allons encore plus loin en rapportant à nous-mêmes la suite des événements extérieurs, en y incluant les personnages qui apparaissent et en les projetant, pour ainsi dire, en nous-mêmes. Alors le récit biblique devient soudain, pour l'élève d'une École transfiguristique, d'un réalisme accablant.

Jésus, le porteur de la Force christique, commence par se rendre au jardin de Gethsémani, le sanctuaire du cœur, où coule le torrent de Cédron, l'être sanguin. C'est là que Judas Le trahit. Parmi les douze disciples, Judas est celui qui veille sur les richesses. Mais ce mot traduit aussi un aspect de la personnalité bien défini : l'aspect humanitaire, le désir d'améliorer le monde. C'est ce trait qui domine ici : Judas veut contraindre la Force christique à régner sur le monde.

Ainsi Jésus le Seigneur est-il livré aux forces de la personnalité. Celles-ci ne comprennent pas que la Force christique s'offre, se donne volontairement, tandis que les forces de la personnalité ne connaissent que la contrainte et la violence pour se maintenir elles-mêmes. Il faut qu'elles écrasent pour prendre soi-disant possession.

C'est tout naturellement qu'elles conduisent Jésus devant Anne, le beau-père de Caïphe, le plus âgé de la génération des Grands-prêtres, le soi supérieur, l'être aurai. Bien que la Force christique se tienne déjà dans son champ de respiration, celui-ci s'informe de l'« enseignement » de Jésus, il n'en a pas encore pris connaissance ouvertement. En réponse, Jésus le renvoie à ceux qui l'ont écouté « dans le temple ».

Tout aussi logiquement, Anne envoie Jésus à Caïphe, « qui est le grand-prêtre cette année-là », donc qui est la personnalité actuelle incarnée. Caïphe est la volonté humaine et, comme tel, il est apparenté au soi supérieur et dépendant des forces naturelles manifestées, de l'héritage du sang. Caïphe ne fait pas preuve de la volonté sacerdotale du mage véritable, de celui qui accomplit le plan divin, car il prête l'oreille au « peuple » : les forces de la convoitise logées

dans le cœur. Ce n'est pourtant pas un peuple ordinaire, c'est le peuple élu, le peuple juif ! Mais ce peuple n'est pas vraiment digne de son nom, il n'incarne pas le désir du salut, ce désir qui s'élève du sanctuaire du cœur vers la Gnose. Il fait plutôt preuve d'impiété, d'arbitraire, de pensées et volontés égocentriques, et il mise sur Barabbas, le barbare en nous, le « moi » dur comme pierre, mû par l'instinct de conservation. Mais c'est Pilate qui doit décider en premier, car sans son jugement le processus ne peut arriver à son terme. Pilate c'est la pensée rationnelle, la nouvelle force terrestre dominante de la période aryenne. Or cette raison paraît bien hésitante. Elle reste perplexe et impuissante face à une force qui prend sa source dans un autre monde, donc ne lutte pas et ne fait aucun effort pour se maintenir elle-même. Pilate n'a pas de discernement. Il ne reconnaît pas la royauté de Jésus le Seigneur, et cela d'autant moins qu'il n'est pas un élu, un « juif ». Il ne représente que la fonction dialectique d'un cerveau non illuminé par la Force christique du cœur. Déterminée par la volonté et les forces impures de la convoitise, sa décision ne peut donc être que celle-ci : ne pas libérer de nouveau la Force christique mais la sacrifier. Remarquez que Judas, la conscience-moi, est déjà lié depuis longtemps. C'est uniquement à cause de cela que la Force christique peut émouvoir son cœur et y entreprendre son activité.

### **L'élève sur le chemin**

Il s'agit donc ici, non pas d'un homme naturel type qui, ses expériences étant encore insuffisantes, n'a pas encore développé en lui des possibilités libératrices, mais plutôt d'un élève sur le chemin, chez lequel la noblesse du cœur s'accorde déjà à la Force christique. Il faut bien voir que, derrière la narration biblique, se cache le drame d'un élève. Immédiatement surgit donc la question : pourquoi cet élève a-t-il échoué sur le chemin ? Mais rappelez-vous que, selon l'Évangile de Matthieu, Judas trahit Jésus par un baiser. Il ne faut pas prendre cette marque d'amour pour un acte hypocrite ordinaire de sa part. Car Judas, la personnalité hautement cultivée, aimait vraiment Jésus, la Force christique, à sa façon et comme un serviteur dévoué. Il voulait le mettre sur un trône terrestre pour garantir un monde idéal, dans lequel la personnalité trouverait son élévation et sa délivrance.

N'est-ce pas, précisément, la description du danger caractéristique qui guette sans cesse l'élève de l'École Spirituelle ? Est-ce que chacun n'a pas tendance à chercher un monde meilleur, à rendre la personnalité convenable et acceptable aux yeux de Dieu, ou bien à faire une offrande qui plaise à Dieu, au moyen de

l'ascèse par exemple, tout en se gardant bien d'abandonner sa plus chère possession ? C'est l'image de l'élève zélé, qui fait tout pour l'École, mais ferme les yeux sur l'idée qu'il ne sera jamais lui-même acceptable devant la Gnose.

En un certain sens, l'histoire se termine bien : Judas s'est enrichi d'une expérience importante. Et même plus que cela : il se détruit lui-même, comme Matthieu nous le raconte. Car ce qui manquait encore à la personnalité de cet élève, c'était une préparation suffisante, afin que la Force christique pût accomplir sans entrave son travail de rédemption. La personnalité se trouvait peut-être prête à un attouchement de la Gnose, mais le renouvellement de la tête, du cœur et de la volonté n'était pas encore suffisant. L'initiation de Mercure, de Vénus et de Mars n'était pas encore assez avancée, comme Jan van Rijckenborgh le décrit en détail dans le livre intitulé *Dei Gloria Intacta*. La Force christique a dû encore une fois attendre, afin d'être reconnue par un mental illuminé, de trouver accès et d'œuvrer dans un cœur impersonnel et rempli d'amour, et de s'épanouir en une volonté sacerdotale supérieure dynamique.

Puissions-nous préparer rapidement à cette Force un Jardin de Roses, où elle ait la faculté de se donner à nous, dans toute l'ardeur de son Amour ; et puissions-nous être capables de recevoir ce don consciemment, dans un pur amour mutuel.

# Confrontation-avec soi-même

Il arrive un moment, dans la vie de l'élève, où il se demande si tout marche bien pour lui en tant qu'élève, et où il se dit : « Au fond, je ne suis pas certain que quelque chose se passe en moi, que quelque chose change, au sens spirituel. » Puis il se met à chercher les faits propres à dissiper son incertitude et prend comme justification sa bonne volonté à parcourir le chemin. Ne travaille-t-il pas beaucoup ? Ne donne-t-il pas tout ce qu'il a, son énergie, sa force, son argent et ses biens ? Ne le fait-il pas en renonçant totalement à son moi ? Mais si cet élève est sincère, il pense probablement : « Est-ce que mon moi a vraiment disparu ? Où faut-il que je m'y prenne autrement ? »

Ensuite il essaye de résoudre ses conflits, ses problèmes relationnels ou autres, avec son intellect. Donc il pense et repense, et de temps en temps une phrase lui revient : « Je dois aimer mon prochain comme moi-même, » raccourci qui résume tous ses devoirs. Alors il est contraint de reconnaître qu'il n'y arrive pas, et qu'il donne trop d'importance à son jugement, donc à sa propre condamnation. « Si je dois aimer mon prochain comme moi-même, cela implique que je dois m'aimer moi-même ! Est-ce que je le fais comme il faut, et qu'est-ce, en fait, que cet amour ? Ce n'est certainement pas l' « amour » dialectique, tellement possessif ! » Si tout marche comme notre moi le veut, tout va bien, sinon, malheur ! Alors nous nous apercevons que l' « amour » dialectique est plein de violence et d'agressivité. Au cours de cette confrontation avec soi-même, l'élève se dit sincèrement, après avoir réfléchi davantage : « Aimer, c'est coopérer à ce qui est bon pour mon prochain, et au fond pour moi aussi, et ce n'est pas toujours drôle, ni agréable ! » Quand nous condamnons quelqu'un, nous le lions plus étroitement au monde des oppositions et quand nous nous condamnons nous-mêmes, nous nous clouons encore un peu plus solidement à la dialectique ! Donc, ne jugeons pas, mais acceptons. Allons à la rencontre de nos difficultés ainsi que de celles des autres, sans angoisse, aussi objectivement que possible, avec un maximum de compréhension. Alors surgit la pensée : « Je ne me comprend même pas moi-même, donc encore moins

mon prochain, alors comment puis-je l'aimer ? »

On dit parfois que la connaissance de soi est la source de toute sagesse, mais nous sommes loin d'être des sages - et le passé se rue sur nous : « Comment se fait-il que je sois tel que je suis, avec mes qualités, mes défauts, mon égoïsme, ma volonté de dominer, mon désir de pouvoir, si minime soit-il ? » Et l'élève se demande : « Comment expliquer cela psychologiquement ? Je ne peux mettre la faute sur mes parents et mes éducateurs ; ils ont cru bien faire. Je pourrais tenir le passé à distance, le considérer sans ressentiment ni regret ni jugement. Il y a également beaucoup de bonnes choses, qui m'ont mené au point où j'en suis actuellement ! »

### « Écouter l'âme »

Et quand l'élève arrive au bout de ses pensées, mortellement fatigué, il pense qu'il n'arrivera à rien avec son intellect. Il ne lui reste plus rien d'autre à faire qu'à se tourner vers l'intérieur de lui-même et écouter pour savoir si son âme aurait quelque chose à lui dire. Alors cette idée se fraye en lui un chemin : « Il faut que je transforme la pensée intellectuelle en pensée du cœur, en quelque chose comme une conscience du cœur. »

Mais comment y arriver ? L'élève se trouve maintenant dans la solitude et l'incertitude. Fuir ne sert à rien. Attendre un miracle non plus, c'est chercher la sécurité. Les contraires doivent s'unir pour atteindre l'harmonie. C'est ce qu'a fait l'homme divin, Jésus Christ. De la dualité arriver à la polarité. Cela veut dire traverser le monde des contraires. Cette image devant les yeux, l'élève s'en remet alors à la Gnose, avec tout ce qu'il a en lui de bien et de mal. Les anciens Rose-Croix disaient : Remettre son « poids » à Dieu, en disant : Seigneur, que veux-tu que je fasse ?

Alors l'élève s'aperçoit qu'une force est née en lui, qui lui permet d'agir, une sorte d'énergie créatrice, qui peut convertir la douleur et le chagrin en paix, et changer le vacarme des pensées en silence ; une énergie qui n'œuvre que lorsqu'il ne veut plus rien, ne se cramponne plus à rien, renonce à la certitude et se détache des images et représentations vicieuses. Il crée alors de nouvelles images, dont il s'aide sur le chemin, le chemin conduisant au pont qui mène au Mont Salvat. Une fois sur le pont, il continue, comme Parcival, comme un serviteur qui travaille selon sa conscience, confiant dans la direction divine révélée par l'intuition de l'âme.

De nombreuses épreuves ne lui sont pas épargnées, cependant la dernière grande épreuve a lieu à mi-chemin du pont, quand, soudain il ne peut plus avancer : la moitié du pont a été emportée et, à sa place, a surgi un sombre abîme, un néant, un vide. Il n'y a plus de chemin, plus de voie. Il sait tout de même, dans son for intérieur, qu'une solution se fera jour. Il attend., en reddition totale de soi, et garde les yeux fixés sur le but. Et voici que le pont tourne de 180 degrés et qu'il se retrouve tournant le dos au Mont Salvat, le visage face au monde, pour lequel il doit encore beaucoup œuvrer. Il ne peut que reculer et arrive ainsi au Mont Salvat, c'est-à-dire dans le cercle de l'éternité.

Doit-il se retourner maintenant ? Non, la dimension terrestre disparaît et il voit, sait et comprend tout, à travers une conscience universelle, dans le cercle de l'éternité, cercle au-delà du temps, n'ayant ni centre ni circonférence. Et il sait aussi qu'une partie importante de sa tâche, devenir un Homme véritable, est désormais accomplie.



# Tradition et liberté (1)

Nous voudrions définir ici les bases d'une série d'articles sur la tradition et la liberté. Nous prenons le concept « tradition » dans un sens très large. La tradition est un édifice. L'on peut maintenir en état un édifice, ou bien le laisser se dégrader dans l'indifférence. La tradition, c'est la transmission ou la conservation de structures créées par d'autres. Vivre dans la tradition, c'est considérer son existence actuelle comme la continuation de formes créées qui se sont perpétuées.

Il est possible de maintenir une tradition existante. Il est même possible d'en poursuivre l'édification. Il est aussi possible d'inaugurer une nouvelle tradition. Chaque génération se construit une maison ; par « maison » nous entendons une création tant matérielle que subtile, et la transmission aux générations suivantes. La conservation de la maison dépendra de l'attrait que représente sa transmission aux générations suivantes.

La liberté est une des valeurs qui attirent le plus l'homme. Il y a en l'homme un intense désir de liberté. Pour rendre séduisante la transmission d'une tradition, ou sa conservation, on fait souvent appel à son désir le plus profond, à sa soif de liberté. Nous parlons de tradition et de liberté parce que ce sont des facteurs importants de la vie humaine. Ceci d'autant plus que tout ce à quoi l'homme est confronté, a son origine en lui-même.

A l'aide de quelques thèmes, essayons de créer un champ de tension, où ceux qui reconnaîtront quelque chose de leur propre expérience pourront puiser courage pour parvenir, sans intervention d'autrui, à la compréhension intérieure profonde.

*Les quatre conditions nécessaires à la compréhension sont :*

1. Être en état de faire la distinction entre le réel et l'irréel, entre ce que je suis et ce que je ne suis pas ; et non entre ce qui, d'après moi, est bon ou mauvais.

2. Être capable de renoncement et savoir ce à quoi l'homme peut renoncer.
3. Être en possession, comme le dit Shankara, des six joyaux : calme, contrôle de soi, équilibre, endurance, pouvoir de concentration et confiance.
4. Reconnaître la nécessité de la libération, par la transmission qui a lieu, dans l'intérêt collectif.

**Premier Thème** : un texte conservé par les traditions chrétiennes, et qui vaudra toujours dans l'avenir : les pèlerins d'Emmaüs (Luc, 24, 13-32). C'est la description du doute qui saisit les disciples de Jésus. Ceux-ci avaient mis tout leur espoir en Jésus, qui devait sauver Israël, mais voilà qu'Il est crucifié et mis à mort par les chefs et les grands-prêtres. Jésus s'accordait parfaitement à la tradition qu'ils avaient édifiée dans leur vie commune avec Lui. Mais les événements des derniers jours leur étaient incompréhensibles. Le tombeau où ils avaient soigneusement déposé son corps était vide et c'est dans un profond étonnement qu'ils se rendaient dans un village nommé Emmaüs, à 60 stades de Jérusalem.

« Ils s'entretenaient de tout ce qui s'était passé. Pendant qu'ils parlaient et discutaient, Jésus s'approcha et fit route avec eux. Mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître. Il leur dit : De quoi vous entretenez-vous en marchant pour que vous soyez tout tristes ? L'un d'eux, nommé Cléopas, lui répondit :

Es-tu le seul qui, séjournant à Jérusalem, ne sache pas ce qui y est arrivé ces jours-ci ? — Quoi ? leur dit-il — Et ils lui répondirent : ce qui est arrivé au sujet de Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple, et comment les prêtres et nos magistrats l'ont livré pour le faire condamner à mort et l'ont crucifié. Nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël : mais avec tout cela, voici le troisième jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes d'entre nous nous ont fort étonnés : *s'étant rendues de grand matin au sépulcre et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges leur sont apparus et ont annoncé qu'il est vivant. Quelques-uns de ceux qui étaient avec nous sont allés au sépulcre, et ils ont trouvé les choses comme les femmes l'avaient dit ; mais lui, ils ne l'ont point vu. Alors Jésus leur dit : Ô hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât dans sa gloire ?* Et commençant

par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait.

Lorsqu'ils furent près du village où ils allaient, il parut vouloir aller plus loin. Mais ils le pressèrent, en disant : Reste avec nous, car le soir approche, le jour est sur son déclin. Et il entra, pour rester avec eux. Pendant qu'il était à table avec eux, il prit le pain ; et, après avoir rendu grâces, il le rompit et le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent ; mais il disparut de devant eux. Et ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur ne brûlait-il pas au dedans de nous lorsqu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures ? »

L'homme est vraiment le produit du réseau des traditions. Un enfant apprend de ses parents ; les parents ont appris de leurs parents, et ainsi de suite. Tout ce qu'un homme apprend lui est transmis par les gens âgés ; l'homme édifie alors son propre monde avec ce qu'il a appris et reçu. Sa maison est un assemblage de données datant du passé.

Les apôtres étaient en contact avec Jésus. Ils vivaient sous un certain climat et appartenaient à un peuple ayant ses propres traditions. C'est sur cette base qu'ils furent touchés par Jésus en tant qu'idéal le plus haut auquel ils aspiraient dans leur vie. Celui-ci leur expliqua tous les phénomènes de la vie ; Il leur expliqua leur état d'être d'après leur histoire, leurs aspirations et leurs espoirs. Et ils buvaient ses paroles, et les vivaient dans leur propre monde. Leur aspiration la plus profonde était la liberté, la liberté d'« Israël », ennemi de toute oppression, en sorte qu'Israël pût finalement vivre sous le statut de son choix. Jésus devint leur espoir, l'incarnation de leur désir de liberté, dans lequel ils canalisèrent la totalité de leur expérience et voyaient leur but final.

Leur premier déboire fut l'emprisonnement de Jésus et sa mise à mort par ceux-là même qui, appartenant au même peuple qu'eux, étaient l'incarnation des souffrances et des espoirs de ce peuple. Les apôtres, comme les grands prêtres, cherchaient des justifications de leurs actes et de leurs espoirs dans les Écritures de la Tradition.

On peut considérer les « Écritures » comme un édifice qui se transmet d'une génération à l'autre. Les apôtres sont si désespérés par les événements qu'ils se fâchent à l'idée qu'ils ne soient pas connus de chacun : « Es-tu le seul étranger qui séjournant à Jérusalem ne sache pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ? » Pour eux tout est devenu vide, ayant engagé totalement leur vie pour soutenir leur

espoir. Jésus fait route avec eux et apparaît de nouveau comme le maître qui cherche la communication par la tradition en faisant appel à leur conscience, à leur façon de penser et de vivre. Il leur montre les aspirations successives de peuple juif, à commencer par Moïse, et tout ce qui concerne ses espoirs et son accomplissement. Cependant leurs yeux restent fermés. Leur cœur désire profondément la liberté, mais ils oublient que, dans le monde où ils vivent, chaque désir intense se concrétise. Pour eux, Jésus-Christ est la liberté, mais interprétée comme le prolongement de leur tradition, comme forme vivante de leur tradition.

En fait, l'homme ne peut faire autrement. Il prépare sans cesse sa nourriture vitale comme on le lui a enseigné. Il cuit son pain selon les habitudes et les usages du peuple dans lequel il est né. Il assimile la nourriture sous la forme que lui donne la tradition dans laquelle il vit.

Jésus les accompagne, et ses élèves ressentent en Lui quelque chose de plus que ses paroles. Sa présence les trouble au plus intime de leur être et ils lui demandent de participer à leur façon d'assimiler la vie. Ils lui demandent de prendre un repas avec eux. Il y consent, et quand il rompt le pain, quand il brise la forme de la tradition, ils le reconnaissent. Et « il disparaît de devant eux. »

La vie est toujours liée à une tradition, mais si on veut réellement la voir telle qu'elle est, c'est-à-dire en dehors de la tradition, il faut briser le pain, la tradition. A ce moment décisif, l'homme voit. Et cette vision, à son tour, le stimule pour continuer la tradition. Et la vie, qui avait disparu du milieu d'eux, est à nouveau interprétée selon la tradition. « Notre cœur ne brûlait-il pas au dedans de nous lorsqu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures ? Se levant à l'heure même ils retournèrent à Jérusalem. » (Luc, 24, 32-33)

L'homme ne peut faire autrement, car ses sens sont formés par la tradition. Sa constitution, son état d'être, est une cristallisation de courant de force qui l'ont fait tel qu'il est, par la loi de cause à effet.

Tradition et liberté ! La vraie liberté commence là où le pain, la tradition, est brisé. La conséquence en est la disparition totale hors du champ de vie. C'est la désintégration de toutes les impulsions vitales dans le non-être. Le pain est libéré, il est goûté et consommé. La liberté finale est de « ne plus être ». Il y a une différence entre cette libération et la tradition vivante. Jésus est la liberté finale au moment où Il disparaît, où Il n'est plus.

Les apôtres représentent la tradition vivante. Ils ont été témoins de la possibilité de la liberté, mais ils retournent à Jérusalem et affirment : « *Le Seigneur est vraiment ressuscité et il est apparu à Simon. Et ils racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin et comment ils l'avaient reconnu au moment où il rompit le pain* » (Luc, 24, 34-35).

À partir de ce moment, la vie des apôtres reçoit une nouvelle impulsion à Jérusalem, dans la tradition ; Jésus a disparu du milieu d'eux. Jésus Christ accomplit tout dans la tradition ; il vit sa tradition, relié aux conséquences que ses impulsions ont ancrées dans les hommes, puis disparaît. L'unique mission qu'il transmet est celle de rompre le pain, présage de la libération finale.

## **Dhammapada**

Le **deuxième thème** est un texte qui appartient à la tradition bouddhique, les versets 1 et 2 du *Dhammapada* :

1. « Tout ce qui apparaît provient du mental, naît du mental et est formé par le mental. Si quelqu'un parle ou agit avec de mauvaises pensées, la souffrance le suit comme la roue suit le sabot du bœuf. »
2. « Tout ce qui apparaît provient du mental, naît du mental, est formé par le mental. Si quelqu'un parle ou agit avec de bonnes pensées, le bonheur le suit comme l'ombre à ses pieds. »

La pensée, l'idée, est à la base de tout ce qui apparaît, donc disparaît. Si la pensée est centrée sur elle-même, donc se renforce et se perpétue par des représentations mentales, alors surgissent pensées sur pensées. La caractéristique du champ terrestre c'est la conservation de soi dans le changement. Le créé montre la tendance inhérente à vouloir se perpétuer. L'homme qui vit sur terre est obligé de constater froidement : tout est souffrance et chagrin ; joie et douleur sont inséparables. Si tout provient du mental, tout peut alors revenir, par le mental, à l'origine, au rien. L'homme disparaît et la caractéristique de son champ de vie se résume en deux mots : « apparaître et disparaître ; il disparaît à condition que, par la pensée, il ne veuille pas prolonger son existence. Le plus souvent il emploie son pouvoir mental — et nous considérons cela comme l'emploi le plus raffiné de ce pouvoir — pour donner à sa vie, à sa condition d'humain, une dimension éternelle.

Beaucoup de traditions sont des maisons, des édifices, des inventions, par lesquelles l'homme tente de vivre éternellement, de donner à sa vie une valeur éternelle. Tant qu'il s'y efforce, c'est qu'il a en lui un principe fondamental qui veut continuer à vivre. Cependant un fait est certain : rien n'est durable. C'est la pensée qui entretient la pensée. La répétition est la force de la tradition. La cessation de la répétition est la ruine de la tradition.

Les hommes qui choisissent de vivre éternellement doivent conserver leur vie par la pensée jusque dans l'éternité. Ils doivent sans cesse manger le même pain et veiller à ce qu'il ne soit pas rompu. La liberté finale est de s'éteindre, même en tant que forme mentale, et de disparaître du milieu.

### **Le nouveau penser**

Les hommes qui ne sont pas encore parvenus intérieurement à l'état adulte, qui ne possèdent pas encore un corps mental autonome, ou, dans le langage de la Rose-Croix, ne possèdent pas encore l'âme nouvelle, sont, de par leur nature, reliés à une tradition et dirigés vers une école où la force mentale forme ce nouveau corps, le quatrième corps. Si ce nouveau corps existe, et si l'homme est capable de penser par lui-même, il lui est alors possible de comprendre réellement le champ de vie où il se trouve et d'examiner la fonction des traditions.

Il a maintenant le devoir d' « examiner toutes choses et de retenir ce qui est bon. » Il se rendra alors compte que le concept d'éternité est une toile d'araignée filée par des hommes qui n'ont pas encore surmonté leur soif de survivre, qui ne peuvent pas encore y renoncer, ni faire le pas qui mène de la tradition à la liberté.

Si le désir de la liberté et de la compréhension ultime brûle dans un être, il lui sera dit : « N'ajoute pas foi à ce que tu as entendu. Ne crois pas en la tradition, parce qu'elle t'est parvenue par l'intermédiaire de nombreuses générations. Ne crois pas une chose sous prétexte que beaucoup l'ont dite ou transmise, ne crois pas en quelqu'un parce que son témoignage écrit cite tel ou tel ancien sage, ne crois pas aux hypothèses, ne tiens pas pour vérité **ce à quoi tu es attaché par la routine**, ne crois pas aux dires de tes maîtres ou de tes prédécesseurs... mais si une chose, après observation et examen, est en accord avec la raison et tend au salut et au bien de tous, accepte-la et élève ta vie jusqu'à elle.

## La Liberté

Le troisième thème est le suivant : celui qui a le véritable entendement, vit sur terre sans préférence ni aversion ; il a vu la vie, il a vécu toutes les possibilités de la création ; mais en expérimentant ainsi toutes les possibilités du champ de vie, il n'a pas découvert la liberté finale. Cependant il a pris la décision de vivre cette liberté. Il en a vu la possibilité et il l'a vécue. Cette liberté se trouve dans *l'extinction*, résultat final de la présence sur terre sans rien créer ; dans le fait de ne plus vouloir rien ajouter, d'éteindre la passion créatrice de la pensée. Alors il n'y a plus besoin de suivre les traditions ou de vivre selon des traditions. La cause de la souffrance n'existe plus. La soif de la liberté pour elle-même disparaît. La vie est débarrassée de toutes ses formes ; la pensée, créatrice de formes, cesse. Pour le pèlerin qui suit la tradition, la pensée créatrice de formes a une fonction. Personne ne peut se forcer. Celui qui fait intérieurement un choix et s'y conforme, ou en est l'incarnation même, laisse des traces et n'en laisse pas.

L'individu disparaît de son milieu.

# Une maison pour l'« Autre »

Un centre de l'École de la Rose-Croix d'Or est d'une importance capitale, comme aide dans la matière. Afin de bien en comprendre la fonction et le but, nous allons en examiner ici quelques aspects. Tentons de déterminer :

- les relations qui existent entre le centre comme instrument de travail et l'environnement, ou la place du centre dans le champ de vie matériel ;
- les rapports entre le centre et l'élève, ou la place du centre dans la vie de l'élève.

Pour l'homme, avoir un toit au-dessus de sa tête est un besoin vital. Pour beaucoup c'est devenu la raison d'un travail quotidien incessant. Oui, une bonne partie de la vie est consacrée à l'entretien, à la protection et à l'agrandissement du toit que l'on a au-dessus de sa tête. L'homme ne veut pas seulement avoir un toit au-dessus de sa tête comme abri. Il veut également que ce toit devienne « le sien », qu'il soit solide, qu'il résiste aux attaques du temps, et que tout ce qui est sous le toit soit pour lui plus qu'une simple protection. Aujourd'hui, le souci de protection devient même plutôt secondaire. Le toit au-dessus de la tête devient l'espace vital ; c'est l'endroit où l'homme retourne chaque fois, après sa tâche journalière, après ses courses, après une visite, après un voyage. Pour l'être humain, le toit qu'il a au-dessus de sa tête devient alors de plus en plus quelque chose de fixe ; c'est son coin à lui sur terre ; ce qui est dessous devient une partie de lui-même, une certaine extension de sa personnalité.

Le toit devient une maison ; la maison devient un « chez-soi ». La maison n'est un « chez-soi » que si elle est vivifiée, c'est-à-dire pour l'essentiel habitée par un être humain actif. Toute maison possède quelque chose qui lui est propre, quelque chose de particulier. L'homme ne se sent tout-à-fait chez lui que dans sa propre maison. Là il n'a pas d'obligations, excepté celles qu'ils s'imposent lui-même.

La maison est un centre pour l'homme. Un centre de l'École est une maison. C'est un toit au-dessus de nos têtes. Une protection contre toutes sortes d'influences. C'est surtout un lieu protégé pour le chercheur, lui qui n'a plus de toit au-dessus de sa tête ; lui qui a même remarqué que le toit qu'est sa personnalité, ne lui procure plus ni tranquillité ni protection. La maison où habite le chercheur est une demeure déclarée inhabitable et pourtant qu'il habite de façon inexplicable. Il se demande pourquoi il habite dans cette demeure inhabitable qu'est le corps, la personnalité.

Un centre est la maison des « sans toits », de ceux qui ont vraiment percé à jour l'illusion de toutes les protections personnelles et savent pourtant qu'ils sont protégés quelque part. Sous maints aspects, un centre est une demeure singulière, car elle est faite pour tous. Oui, certes, elle est surtout faite pour les chercheurs, mais aussi pour tous les êtres humains, car ils sont tous, ou deviennent tous, des chercheurs. Le centre est une maison qui n'est la possession de personne mais appartient à tous. La fonction d'un centre, en tant que maison, est très variée :

- C'est une maison où l'on attend.
- C'est une maison où l'on est nourri.
- C'est une maison où l'on travaille.
- C'est une maison où l'on trouve le repos.

Ces fonctions vont se révéler successivement à quiconque ressent que le centre est un « chez-soi ». Dans chacun de ces cas, c'est un lieu de manifestation ; c'est la voie vers le brisement et l'ouverture de la personnalité, et l'enfantement d'une nouvelle personnalité.

### **Un centre est une maison où l'on attend.**

Une mère, une femme enceinte, attend ; elle attend l'inconnu. De ce qu'elle attend, elle sait beaucoup, énormément même, et pourtant très peu. Cela n'empêche pas que tout soit prêt pour accueillir ce qu'elle attend.

Comme lieu d'attente, un centre est pleinement axé sur celui qui doit venir. On ne se demande pas qui doit venir. Celui qui vient, vient, tout comme celui qui s'en va, s'en va. Mais celui qui vient, comme celui qui s'en va, est bienvenu. Cette vision, cette réalité, exige une orientation très spéciale.

Dans un centre, on attend l'inconnu, c'est pourquoi la signature en est :

disponibilité, préparation, attente, patience. Celui qui habite ici, qui travaille ici, qui vient ici, habite, travaille et vient pour quelqu'un qui doit encore venir, c'est-à-dire, un inconnu. Par-là, toute l'activité hebdomadaire et quotidienne s'explique, se comprend et ... se réalise. C'est de réalisation qu'il s'agit, en fin de compte.

### **Un centre est une maison où l'on est nourri.**

Quand celui qu'on attend est venu, le centre remplit une autre fonction. Vous étiez attendu, vous êtes venu ! Qu'y trouvez-vous ? Qu'est-ce qui était le plus important, pour vous, lorsque vous êtes venu pour la première fois, inconnu parmi des inconnus ? Y avait-il de la nourriture pour vous, étranger affamé ? Dans cette maison, avez-vous été nourri ?

Dans une maison où il y a de la nourriture, on entre pour se nourrir. Ce n'est pas l'hôte ou les autres invités qui sont importants, mais la nourriture. Se nourrir, manger, c'est se rencontrer soi-même dans l'acte de manger. Lorsque les aliments sont sans goût, ils ne nourrissent pas. Il n'y a alors aucune rencontre entre vous et la nourriture. Cela n'est ni nourrissant ni digeste. Vous cherchez alors une autre nourriture, dans une autre maison. Le centre est une maison où le visiteur reçoit un viatique. Celui qui vient le fait de façon impersonnelle. Ni les invités, ni les hôtes ne se connaissent. C'est pour cela que celui qui vient peut se rencontrer lui-même sans rencontrer personne d'autre. Dans cette rencontre avec soi-même, il y a échange entre l'invité et lui-même. La rencontre dans la maison offrant une nourriture spirituelle est une rencontre avec l'homme intérieur. Le centre est une maison où l'on trouve de la nourriture et où l'on doit se servir soi-même. Prenez et mangez.

### **Un centre est une maison où l'on travaille**

Le centre, maison où l'on attend et où l'on est nourri, est pour tous. C'est un centre ouvert, où a lieu un travail ouvert, public, un travail qui ouvre. Il attire le semblable et le fait sortir de son milieu. Le centre est essentiel pour les « autres ».

Osons maintenant nous poser, les uns aux autres, la question suivante :

Êtes-vous toujours cet « Autre » que nous attendions ? Êtes-vous toujours celui qui prend la nourriture pour lui-même ? Ou bien le centre est-il devenu pour

vous quelque chose d'autre ? Sentez-vous profondément que le centre n'est pas pour vous, mais pour l'« autre » en vous ?

Dès que vous en prenez conscience, le centre remplit une troisième fonction. Ce n'est plus une maison où l'on attend, car il n'y a plus à attendre, vous êtes arrivé. Ce n'est plus une maison où l'on se nourrit, car vous êtes rassasié, vous êtes satisfait, vous êtes fort, prêt à passer à l'action. Vous avez acquis, en abondance, de l'énergie intérieure. La maison devient un endroit où l'on travaille, un instrument de travail.

Un lieu de travail n'est pas public. Le travail doit y suivre son cours sans perturbation. Pour ce faire, il faut que vous en ayez eu la révélation, c'est-à-dire que vous en ayez saisi la signification intérieure.

Là où l'on travaille, tous les ouvriers se connaissent puisqu'ils sont manifestement occupés au même travail. Ils savent à quoi ils s'emploient. Ils ne se perdent pas de vue les uns les autres et surtout personne ne se perd de vue soi-même. Là où l'on travaille, l'essentiel est : l'application, l'attention, la persévérance, la fidélité, le dévouement ; bref, votre attitude dans le lieu du service. Dans ce lieu de travail, règne le silence. Le travail s'accomplit. Marteaux et burins ne se font pas entendre ; aucun coup de marteau ne fut perçu lors de la construction du Temple de Salomon. Une telle absorption dans le travail fait disparaître le centre en tant que bâtiment. Pour l'élève, le centre n'est alors plus un centre. C'est l'élève lui-même qui est le centre du centre. Voilà la grande responsabilité de chaque élève : il doit se reconnaître comme le centre du centre.

De même qu'un corps sans cœur n'a aucune base d'existence, de même un centre sans l'élève n'en a aucune. Le cœur, l'élève, est le support et le rénovateur constant du corps, du chantier qu'est le bâtiment du centre. Le travail, dans le centre, est comparable à l'écoulement du sang dans le corps. Lorsque certaines parties du corps ne reçoivent plus de sang, elles perdent leur chaleur et la force d'attraction diminue.

L'élève, le sang du centre, doit à chaque instant accomplir à nouveau son cycle. Quoiqu'il arrive, le sang doit s'écouler dans le corps. Par cette disponibilité, l'élève reçoit force et nourriture, comme Jésus le dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jean, 4, 34). Du fait que tous les rouages s'engrènent les uns dans les autres et que, bien huilés, (alimentés) ils fonctionnent aisément, il n'y a pas de grincement... et le travail

devient repos — là où le temporel se fond dans l'éternel. Le rythme devient harmonie sonore, mélodie.

La maison où l'on travaille devient maison de repos, demeure du silence.

Un élève, un travailleur, œuvre dans le silence, sachant imperturbablement à quoi il s'occupe. Il n'est pas distrait par les visiteurs et, lentement, il transforme son environnement, il ranime la vie intérieure et accomplit son travail.

De sa tâche nous ne pouvons ni ne devons dire beaucoup. L'œuvre d'art se manifeste elle-même dans le travail. Œuvrer dans « la vigne du Seigneur » conduit tout à la vie renouvelante.

# Asclépios X



C'est dans la vie éternelle que se meut le cosmos ; son séjour est cette vie éternelle. Le cosmos n'est jamais immobile et ne peut être détruit. Comme dans un bastion, il est protégé par cette vie éternelle et entouré par elle. Le cosmos lui-même dispense la vie à toutes les créatures qu'il contient ; c'est le séjour de tous les êtres soumis à l'autorité divine du soleil. Quant au mouvement, au sein du cosmos, il résulte d'un double phénomène : d'une part, l'éternité vivifie le cosmos de l'extérieur, d'autre part le cosmos vivifie toutes les créatures qu'il contient, ordonnant tout selon des nombres et des temps bien définis, déterminés par l'action du soleil et la marche des étoiles ; c'est ainsi qu'une loi divine prescrit le cours régulier du temps.

Le temps terrestre est reconnaissable par l'état de l'atmosphère, par la succession des saisons chaudes et froides ; le temps céleste est reconnaissable par le mouvement récurrent des étoiles par rapport à leur position d'origine durant leur cours périodique. Le cosmos est le réceptacle du temps, et c'est la course et le mouvement du temps qui entretiennent la vie dans le cosmos. Le temps est déterminé par une règle fixe, et c'est cet ordre temporel qui produit le renouvellement des choses dans le monde par l'alternance des saisons.

Puisque tout est soumis à ces lois, il n'y a, tant dans le ciel que sur la terre, rien de fixe, rien de stable, rien d'immuable dans ce qui vient à l'existence. Dieu

seul possède ses propres qualités et cela est juste : Il est en soi-même, Il est par soi-même, Il est entièrement déterminé, plein et parfait en soi-même ; Il est en soi-même une inébranlable stabilité et aucune pression de l'extérieur ne peut le mouvoir du lieu où il est, car tout est en Lui et Il est tout, à moins que l'on soutienne que Dieu est mouvement dans l'éternité. Mais il faudrait plutôt dire que l'éternité aussi est immobile, car tous les mouvements de tous les temps retournent à elle, et c'est en elle que naissent tous les mouvements de tous les temps.

Dieu est donc toujours immobile et l'éternité, comme Dieu, est immobile, gardant caché en elle-même un cosmos avant qu'il ne naisse et que nous le nommions le cosmos visible. De ce cosmos, le monde matériel est une image, puisque le monde imite l'éternité. Car le temps, malgré son mouvement incessant, possède la force et la nature de la stabilité, d'une manière qui lui est propre et par une nécessité qui le pousse à retourner à son propre principe.

Bien que l'éternité soit stable, fixe et immuable, que le cours du temps, qui est mouvement, retourne sans cesse à l'éternité et que, par la loi propre au temps, ce mouvement soit une révolution cyclique, il en résulte que l'éternité, immobile en elle-même, semble être mue à son tour par le temps, car elle fait irruption dans le temps, le temps où a lieu tout mouvement. Il s'ensuit que la stabilité de l'éternité est porteuse de mouvement et que la mobilité du temps devient stable par l'inflexibilité de la loi qui régit son cours. On peut dire, en ce sens, que Dieu se meut en soi-même et demeure pourtant immobile. En effet le mouvement de sa stabilité est l'immobilité, de par son incommensurabilité : car le principe de l'incommensurabilité renferme en lui l'immobilité.

Cet Être, qui échappe à l'emprise des sens, n'a aucune limite. Personne ne peut le contenir, ni le limiter. Il ne peut être ni porté, ni soutenu, mais où Il est, où Il va, d'où Il vient, comment Il se comporte, de quelle nature Il est - tout cela nous est inconnu. Il se meut dans sa souveraine stabilité et la stabilité se meut en Lui, qu'il soit Dieu ou l'éternité, ou l'un ou l'autre, ou l'un dans l'autre, ou l'un et l'autre dans l'un et l'autre. L'éternité ne connaît pas non plus les bornes du temps. Quoique l'on puisse jalonner le temps, soit par des nombres, soit par le changement des saisons, soit par le mouvement récurrent des étoiles dans leur révolution, le temps est éternel. On voit donc la similitude de l'un dans l'autre comme infinie et éternelle, car, de même que la stabilité est déterminée en sorte de servir de base aux mouvements de tout ce qui se meut, de même elle possède, en tant que base, le droit d'être le premier par le rang.

La cause première de tout ce qui existe est donc Dieu et l'éternité. Quant au cosmos, qui est mobile, il n'est pas au premier rang ; car la mobilité est portée par la stabilité, bien qu'il possède une fixité immuable selon la loi de son mouvement éternel.

La conscience divine, immobile en soi-même, se meut néanmoins dans son immutabilité. Elle est sainte, incorruptible, éternelle ; elle est tout ce qui est bon et peut être encore désigné par un attribut supérieur, parce qu'elle est l'éternité du Dieu suprême, qui trouve son existence dans la vérité absolue, emplie à l'infini de toutes les formes visibles et de l'ordre universel, ayant, pour ainsi dire, son indépendance en Dieu. La conscience cosmique en elle-même est le réceptacle de toutes les formes visibles et de toutes les ordonnances particulières. La conscience humaine dépend de la faculté de retenir, qui est propre à la mémoire, par laquelle se perpétue le souvenir d'expériences passées.

La conscience cessa d'être divine quand elle descendit dans l'animal humain ; car le Dieu suprême n'a pas voulu que la conscience divine se mêlât à toutes les espèces vivantes, de crainte d'avoir à être honteux de ce mélange avec les espèces inférieures.

La connaissance que l'on peut accumuler sur la conscience humaine, sur le caractère et les facultés, consiste pleinement dans le souvenir des événements passés ; car c'est grâce à la tenacité de la mémoire que l'homme est à même de gouverner sur la terre.

L'intelligence de la nature et le caractère de la conscience cosmique peuvent être sondés dans leur profondeur par l'observation de toutes les formes visibles qui sont dans le cosmos. L'intelligence de l'éternité, qui vient en second, se fait connaître ; et on peut en discerner la loi et le caractère par l'observation du cosmos visible. Mais il est impossible d'acquérir la connaissance des propriétés de la conscience divine suprême, comme de la nature de cette conscience même, qui est vérité pure ; il est impossible, même sous une forme voilée, de la reconnaître dans le cosmos, elle pas plus que son ombre.

Car là où rien ne se fait connaître que par la mesure du temps, là est le mensonge. Quand quelque chose a son origine dans le temps, là apparaît la confusion.

Tu vois donc, Asclépios, à quelles profondeurs nous séjournons, de quels sublimes sujets nous discouons et jusqu'à quels sommets nous tentons de nous

élever. Mais c'est à Toi, Dieu Suprême, que je rends grâce, Toi qui m'as éclairé de la lumière qui apporte la vision de la divinité. Quant à vous, Tat, Asclépios et Ammon, conservez ces mystères divins dans les profondeurs de votre cœur, enveloppez-les de silence et gardez-les cachés.

Il y a une différence entre la conscience humaine et la conscience cosmique, en ceci que notre conscience parvient, en s'y appliquant, à saisir la nature de la conscience cosmique et à la discerner, tandis que la conscience cosmique peut s'élever jusqu'à la connaissance de l'éternel et des dieux qui sont au-dessus de lui. C'est par ce détour qu'il nous est donné à nous, hommes, de voir les choses du ciel comme à travers la brume, dans la mesure où la qualité de l'esprit humain le permet. Quand bien même nos pouvoirs seraient ramenés à des capacités très limitées concernant la contemplation de choses si sublimes, la félicité de l'âme qui sait est illimitée dès qu'elle voit.

# Du champ de travail

Fête à l'Ecole Jan van Rijckenborgh

Le samedi 4 janvier 1986, le nouveau bâtiment de l'Ecole Jan van Rijckenborgh, situé à Hilversum, 15 Gravesandelaan, a été officiellement inauguré.

Le bâtiment a été entièrement rénové et adapté, et les soixante enfants de 4 à 13 ans qui le fréquenteront recevront l'enseignement dans un environnement particulièrement agréable.

Cela a été une fête magnifique pour les enfants, les parents et les invités. Quelques brefs discours ont exprimé la grande joie et la reconnaissance pour la réussite et la prospérité dont l'Ecole Jan van Rijckenborgh peut se réjouir, grâce aussi aux sacrifices souvent importants, accomplis dans tous les domaines, par de nombreux élèves du Lectorium Rosicrucianum durant ces vingt et une années de l'existence de l'école. L'espoir a été exprimé que, dans un proche avenir, d'autres écoles primaires de la Rose-Croix puissent être fondées en Hollande. Madame E.T. Hamelink-Leene offrit de la part de la Direction Spirituelle Internationale un drapeau identique à celui qui flotte sur Noverosa pendant les Conférences de Jeunesse. Avec le Maire d'Hilversum, qui fit également un bref discours, Madame Hamelink, entourée par tous les enfants qui tenaient chacun un ballon aux couleurs de fête dans la main, hissa le drapeau en haut du mât érigé devant le bâtiment de l'école.

En même temps les enfants lâchèrent les ballons et c'est ainsi que l'école fut officiellement déclarée ouverte.

Après la cérémonie, quelques parents jouèrent avec succès une partie musicale écrite par eux sur « une école bien particulière » et les enfants y participèrent activement. Grandiose commencement d'une nouvelle phase de l'existence de l'Ecole Jan van Rijckenborgh, après acquisitions de possibilités nouvelles. Avec cette réalisation matérielle, toutes les conditions sont remplies pour que les enfants apprennent et assimilent, dans une ambiance harmonieuse et calme, où ils peuvent « respirer » tout ce qui est nécessaire à une préparation pratique de la vie, et en même temps recevoir une base spirituelle à laquelle ils pourront se référer - comme la pratique l'a montré maintes fois dans l'enseignement secondaire et plus tard tout au long de leur vie.

Que beaucoup d'enfants puissent trouver le chemin de l'Ecole Jan van Rijckenborgh!

# Vu, lu, entendu

## **Le symbole du cœur**

Au-delà du temps et des frontières, l'idée que le cœur de l'homme est le centre de sa vie, reste vivante. C'est là, au centre de son être, que se situe la source de sa force physique vitale. C'est également là que siège son âme. Ainsi, depuis des millénaires, le cœur caractérise l'homme intérieur tout entier. D'antiques civilisations, qui percevaient toujours le corps et l'âme comme une unité originelle, reconnaissaient dans le cœur le centre « global » de l'homme.

Cette notion est si ancienne et si répandue dans les différentes cultures que je me demande si ces images n'ont pas, plus ou moins, une valeur d'archétype. Très curieusement, la psychanalyse ne s'est pas encore sérieusement penchée sur le symbole du cœur. Les arbres masquaient-ils la forêt, comme c'est souvent le cas dans les sciences ?

Déjà dans la culture de l'Égypte antique, le cœur était considéré comme le noyau existentiel de l'homme. Lors du jugement des morts, le cœur était présenté devant le maître de la balance : le décédé ne pouvait gagner l'éternité que si son cœur pesait plus lourd que le symbole de vérité qui se trouvait sur l'autre plateau. L'antique philosophie chinoise considère le cœur comme l'organe le plus noble. Il est la source de toutes les forces spirituelles. De lui jaillissent l'intelligence et l'entendement. Parmi des sentences taoïstes sur le cœur, l'on trouve celle-ci : « Le cœur est dans le corps comme le roi » comme sur un trône. C'est-à-dire que tout ce qui se passe dans le corps, dans le cerveau comme dans les sens, dépend du cœur. « Si notre cœur est en ordre, nos sens le sont. Si notre cœur est calme, nos sens le sont aussi. »

Le Taoïsme comme le Bouddhisme étend de l'individu à la nation la notion de priorité du cœur. « Le cœur d'un homme d'état est-il en paix, il y a la paix dans le pays. Son cœur est-il en ordre, l'ordre règne dans le pays. Si au plus profond de lui il y a de l'ordre dans son cœur, alors les choses du peuple sont en ordre. »

Il est tragique et funeste que nos politiciens n'aient ni le temps ni la capacité de

méditer, dans leur cœur, un message aussi profond, trop occupés qu'ils sont du réarmement atomique et de leurs mutuelles chamailles.

Cette fonction directrice, ordonnatrice du cœur ne supporte pas l'action à sens unique ni l'activisme, mais demande la pratique du « Woe-Wei », c'est-à-dire : réflexion et « non faire » contemplatif. Alors seulement le cœur de l'homme d'état pourra se relier à Tao et jouer son rôle ordonnateur et directeur. Nos modernes politiciens, qui sont bien plus des hommes d'action à sens unique que des penseurs sensibles, rejettent cette sagesse ancestrale d'un hochement de tête en souriant dédaigneusement. Ils ne comprendront jamais que leur agitation fiévreuse et leur nature ambitieuse ne trahissent rien d'autre qu'une paresse fatale et les illusions de leur propre cœur. L'enseignement du microcosme-macrocosme est au « cœur » de la philosophie de la nature. Elle voit l'homme comme le reflet du cosmos et établit une mystérieuse relation entre le cœur humain et le cœur du monde, le soleil. Cette analogie osée se retrouve chez Paracelse lorsqu'il dit : « Le cœur est le soleil du microcosme », ou encore : « Au milieu du cœur séjourne l'âme pure, le souffle de Dieu. »

Depuis des milliers d'années, on retrouve des traces de l'enseignement du cœur ; elles présentent toutes l'idée essentielle, la certitude que le cœur joue le premier rôle dans la connaissance, la conscience, et est le guide secret qui nous indique ce qui est vrai, ce que nous devons faire ou ne pas faire. À notre époque, la sagesse du cœur s'oppose au savoir intellectuel et à la pensée rationnelle : ces principes opposés se font souvent la guerre, opposition inconnue dans l'antiquité. Ainsi l'idée du cœur « qui pense » n'était aucunement contradictoire en elle-même dans l'ancienne Chine, où la philosophie ne faisait pas de séparation entre penser et sentir. Le cœur, « roi des organes », était en même temps le siège de l'intellect et la source de la conscience intérieure. Considéré comme le plus noble des organes, le cœur possédait d'un à sept yeux — selon la nature intime de l'individu. La tâche la plus importante du médecin était de maintenir ouverts « les yeux du cœur », et fluide le courant passant entre le cœur, le cerveau et l'œil afin de garder la conscience active. Quelle noble mission pour l'assistance du médecin : maintenir ouverts les yeux du cœur de nos patients !

« Voir avec les yeux du cœur » est considéré, depuis l'aube des temps, comme une qualité féminine par excellence. C'est Sophia, reine de la Sagesse du cœur, qui la personnifie dans toute sa perfection. Pour être complet, l'intellect masculin analytique et calculateur doit puiser à cette source du cœur, afin

d'élargir la connaissance scientifique fragmentaire par la vision globale.

Pour en finir avec notre promenade symbolique dans le jardin du cœur, j'obéirai à une indication de mon propre cœur : considérer la science médicale moderne par rapport au symbole du cœur, en me posant à moi-même la question suivante, dans le sens d'un témoignage personnel : La science médicale moderne est-elle bien un chemin à suivre « avec un cœur » ? Mes pensées sur le sujet me viennent du cœur. Puissent elles trouver le chemin d'autres cœurs ! La question posée plus haut aurait semblé parfaitement absurde du temps où j'étais assistant. De nos jours, elle va jusqu'à soulever chez certains de l'irritation, ils la trouvent suspecte. Pourtant d'autres se la posent, ainsi que nos jeunes médecins. Sa motivation profonde traduit un combat intérieur. Devant l'utilisation hâtive d'appareils aux techniques avancées, sous l'autorité à sens unique de la raison et de l'intellect, qui laissent tomber l'aspect émotionnel et irrationnel de la maladie et de la santé, je dois reconnaître que la science médicale moderne — qui est pourtant mon domaine, que j'aime, qui me fascine — ne peut pas être appelée un « chemin du cœur ». Au contraire, elle risque d'être dominée par la puissance grandissante du cerveau, qui élimine le cœur. Notre technique médicale parfaite pourrait devenir sans cœur ni chaleur si nous, médecins, renoncions à approfondir une certaine éthique intérieure jusque dans les domaines du cœur.

Mais surtout notre habileté médicale ne saurait être qualifiée d'« art » que si elle s'exerce dans un esprit de charité. Car, comme le dit Paracelse : « Le médecin vit dans le cœur — il vient de Dieu — il est fait de lumière — et le fondement originel de la science médicale, c'est l'amour. » (Extraits d'un article du Prof. Dr. F. Nager, Courrier médical suisse, Décembre 1985.)